

## l'enseignement en question(s)

# L'honneur retrouvé des philos et lettres

**Une étude de l'UCL** indique que 90 % des diplômés ont un emploi. Un résultat à nuancer avec le temps mis pour trouver un boulot - notamment en archéologie - et la qualité de ce dernier.

Le constat est solidement ancré dans les mentalités : il est des études qui conduisent directement vers l'emploi, il en est d'autres, par contre qui amènent à pousser très vite la porte du Forem. Une certitude : si les consultants internationaux s'ingénient à séduire les futurs diplômés des écoles de commerce avant même leur sortie, on ne voit guère d'employeurs faire le pied de grue à la sortie des auditoriums d'archéologie. Une certitude qui ne doit pas en occulter une autre : l'allégation selon laquelle le diplômé d'une faculté de philosophie et lettres mène au chômage est fautive. C'est en tout cas ce qui ressort d'une étude réalisée par la faculté concernée à l'UCL auprès de ses anciens (lire à ce sujet la carte blanche en ligne

du doyen Philippe Hilgsmann). L'enquête porte sur 2.700 personnes (771 répondants) diplômées entre 2009 et 2015.

Premier constat, en forme de pied de nez aux esprits chagrins : 80 % des diplômés ont un emploi et 9 % suivent une formation complémentaire. « Il n'y avait donc "que" 11 % de diplômés en recherche d'emploi au moment de l'enquête, précise le doyen Philippe Hilgsmann. Il complète : « La grande majorité des personnes en recherche d'emploi ont été diplômées - cela n'étonnera personne - en septembre 2015, c'est-à-dire moins de six mois avant la fin de l'enquête. »

Second constat, une analyse filière par filière permet de relativiser les premières données. Les diplômés en lin-

guistique, langues et lettres anciennes et modernes, langues et lettres germaniques, langues et lettres françaises et romanes... sont largement sous la barre des 10 % en recherche d'emploi. Leurs collègues titulaires d'un titre en commu-

nication multilingue, langues et lettres classiques ou histoire sont dans la moyenne des 10 % tandis que, sans surprise, c'est parmi les jeunes ayant étudié la philosophie, l'histoire de l'art et l'archéologie ou les arts du spectacle que l'on trouve le plus de demandeurs d'emploi (20 %). On notera aussi que les diplômés en philosophie, en histoire, en histoire de l'art et archéologie et en langues et lettres

anciennes doivent, plus que d'autres, ressortir leur titre de base d'une formation

complémentaire pour décrocher un job.

Ultime leçon de l'opération, contrairement à une autre idée reçue, on ne peut pas affirmer que l'enseignement absorbe l'entièreté des cohortes d'étudiants de philo et lettres. Seuls 40 % embrassent une carrière de prof, les autres s'activent dans des domaines très diversifiés qui

viennent du socioculturel aux musées en passant par les administrations, le conseil, la consultation, les nouvelles technologies ou la banque. Étonnant ? Pas tant que cela pour le doyen, convaincu que cette formation universitaire amène des atouts indispensables sous forme de « capacité d'adaptation et de capacité à apprendre tout au long de la vie ». ■

ERIC BURGRAFF

## L'AVIS DES EXPERTS

## Loin des métiers en pénurie

Tous les ans, des listes de métiers en pénurie (c'est-à-dire, des métiers où il existe une forte demande en effectifs) sont publiées. La plus récente, établie en septembre 2015 par le Forem, fait état d'une grosse trentaine de « fonctions critiques ». Parmi ces métiers, on retrouve notamment une forte demande en bouchers, boulangers, cuisiniers,

mais aussi dans les métiers de la vente (commercial, agent immobilier, e-commerce, ...), les techniciens et mécaniciens, les ingénieurs, les gestionnaires et développeurs informatiques, ou encore les infirmiers en soins généraux et soins à domicile. Pas vraiment des jobs pour les diplômés en langues romanes, arts du spectacle, archéologie ou histoire de l'art. Il y a d'ailleurs moins de demandes pour ces profils, sur le marché du travail. « On constate un

surplus de diplômés en philosophie et lettres, mais aussi en psychologie et tout ce qui est lié aux sciences humaines », explique Marc Vandeleene, responsable communication pour ManPower Group. Ces filières auraient tendance « à être trop généralistes, alors que le marché de l'emploi exige de plus en plus de maîtriser des compétences précises », détaille le responsable. Il semblerait que la case « formation complémentaire » soit une option difficile à éviter, au sortir des études de

philosophie et lettres. « Une formation en gestion ou en management aide à acquérir des compétences et une certaine agilité personnelle, utiles pour entrer dans le monde de l'entreprise », ajoute Marc Vandeleene. Mais de conclure : « Ces filières permettent toutefois d'assimiler des compétences transversales, à valoriser dans une multitude de secteurs », comme précisé dans l'étude de l'UCL.

V.A.N.

## les diplômés « La galère avant le premier job »

D'après l'étude menée par la faculté de philosophie et lettres de l'UCL, 80 % de ses diplômés ont un emploi. La majorité des témoignages recueillis corroborent ces résultats.

Comme celui d'Eléonore, diplômée en langues romanes en 2012, qui a trouvé une place en tant qu'enseignante presque au sortir des études. « J'ai enchaîné divers remplacements pendant trois ans, dans la même école, avant d'avoir mes propres heures dans ce même établissement », explique la jeune femme. Elle précise toutefois avoir eu « de la chance », contrairement à d'autres qui ont davantage « galéré » avant de trouver un travail dans leur domaine... ou non.

Comme c'est le cas de la quinzaine d'autres diplômés interrogés, dont les témoignages nuancent quelque peu les résultats de l'enquête universitaire.

D'abord, au niveau du facteur « temps », celui qui s'écoule entre l'obtention du diplôme et le job trouvé. Si Eléonore a été chanceuse, c'est moins le cas de nombreux autres qui passent plusieurs mois, même plus d'un an, à chercher un travail. Parmi les témoignages récoltés, il y a celui de Rémi, diplômé en histoire de l'art et archéologie en 2012, qui est resté « un an en stage d'attente » après ses études. Ou encore celui d'Emilie, diplômée en arts du spectacle en 2010, qui a mis « huit mois avant de trouver un premier job ».

Et ce premier boulot n'avait « aucun lien avec mes études », ajoute Emilie. Une réflexion qui mène au second facteur : la « qualité » du boulot trouvé. Par qualité, entendez un travail dans le domaine étudié, fixe, avec une certaine sécurité, un salaire décent, etc. Ca-

mille, diplômée en histoire de l'art et archéologie en 2014, a depuis lors enchaîné des jobs comme bénévole, dans ce secteur. Même si, de la sorte, elle gagne en expérience, « j'ai dû me résoudre à accepter un emploi dans un supermarché, pour payer mes factures », explique-t-elle.

### « Quelque chose en plus »

Parcours similaire pour Charlotte qui, après avoir été diplômée en 2008 en gestion culturelle, a obtenu un premier job dans son domaine. « Mais c'était très mal payé et difficile à vivre », indique-t-elle. Elle a ensuite enchaîné des boulots comme enseignante, éducatrice, secrétaire. Charlotte assure « avoir tout accepté, même un travail comme caissière ». Aujourd'hui, la jeune femme a entamé un master en histoire, pour compléter son bachelier, et mettre plus

de chances de son côté pour trouver un poste fixe dans l'enseignement.

La spécialisation et la formation complémentaire représentent le troisième facteur nuanciant l'enquête de l'UCL. Car ils sont beaucoup à avoir fait « quelque chose en plus » du diplôme en philosophie et lettres, qui a été déterminant pour trouver du travail. Et « nécessaire », entend-on. Diplômée en linguistique informatique en 2014, Benoît confirme : « C'est l'option informatique, et ma formation complémentaire en gestion qui m'ont permis de trouver un job, pas le côté "linguistique". » Idem pour Marine, diplômée en arts du spectacle en 2015, et pour qui « les formations en langues ont été déterminantes » pour trouver son premier job, après plusieurs mois de recherches. ■

VALENTINE ANTOINE

## ULB

## Deux nouvelles facultés

En septembre dernier, l'ULB n'a pas fait dans le détail en demandant à la vénérable faculté de philosophie et lettres de se faire hara-kiri. L'opération n'avait qu'un noble but en fait : renaître sous la forme de deux nouvelles unités plus cohérentes avec l'époque. En réalité, la faculté devait

accueillir dans ses murs un millier d'étudiants issus de l'absorption des traducteurs-interprètes. Pour éviter un déséquilibre interne, ce sont deux facultés - philo et lettres / sciences sociales et politiques - qui ont été dissoutes pour en créer deux autres : lettres et traduction (langues, lettres, traduction, communication...) et philosophie et sciences sociales (philo, sciences po, sciences sociales, histoire...).